

Pointe et Burin

Invité d'honneur

Pablo Flaiszman

Ne pas être impatient. Il faut prendre son temps pour pénétrer dans le monde de Pablo Flaiszman. Face aux scènes qu'il compose, souvent dans des lieux clos, nous restons quelques instants sur le seuil, une légère hésitation nous prend, entrer signifie faire face à d'étonnants personnages absorbés dans des méditations solitaires ou en groupe autour d'une table, comme saisis sur le vif, une partie du corps absorbé par le noir de l'encre. Les rencontrer, faire connaissance, peut-être s'asseoir quelques instants avec eux et faire partie de l'histoire. Pourtant une inquiétude sourd : s'installer près de cet homme assis, mais s'apercevra-t-il de notre présence ? Et quelle conversation entamer, passées les premières formules de politesse. Son visage n'est pas parfaitement défini, on reconnaît pourtant l'artiste ou son alter ego. La lenteur est de mise pour percevoir les détails, les modulations des blancs et des noirs, le point de vue d'où l'on regarde. Notre perception du monde réel s'affaiblit, les choses, la vie se jouent désormais dans l'œuvre qui nous absorbe.

Pablo Flaiszman travaille à partir de photographies qu'il prend lui-même. La nature et le format du cliché – ou de l'écran d'ordinateur – modifient la perception et lui permettent de considérer ce qui l'entoure d'un œil différent, avec recul. L'artiste est un « voyant ». Il sélectionne certaines zones et son imagination les remodèle pour mettre en page sa gravure. Un peu à la manière d'un écrivain qui prend des notes et fait progressivement sortir du néant le sujet d'une nouvelle ou d'un roman et son développement. Sa signature ? Une attention continue portée aux variations du clair et de l'obscur, en perpétuel approfondissement, qui enjoint le spectateur à fouiller dans le noir pour reconnaître les formes. Celles-ci apparaissent progressivement grâce à la lumière que Pablo dispense avec virtuosité en créant d'innombrables valeurs de gris et de blancs. Par sa maîtrise de l'eau-forte et de l'aquatinte, il choisit de révéler ou de faire disparaître les éléments d'un décor, d'un corps, d'estomper la scène. On sent pourtant les mouvements du plasticien, vifs, quasi gestuels. L'aquatinte devient matière, peinture sans couleurs. Nul besoin de foisonnement – pas de bavardage inutile, il va vers l'épure – mais l'expressivité est là et touche le spectateur par ce qu'il devine d'émotions contenues. Elle est un fil conducteur chez le graveur qui fait naître un sentiment d'inquiétante étrangeté, en créant des éclairages impossibles, en faussant les perspectives, en ajoutant des éléments dont la présence intrigue.

Cette économie de moyens se lit dans les autoportraits, une inspiration féconde chez Pablo depuis plusieurs dizaines d'années, comme un besoin d'introspection par la figuration d'un être solitaire, ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre. Le principe de la série est l'occasion d'étudier un sujet jusqu'à satiété. Des « Portraits gravés » des années 2005 aux récents autoportraits, la lumière s'est faite plus vive et l'artiste a placé un objet au premier plan qui capte la clarté et, agrandi, participe à l'illusion d'une troisième dimension. Torchon, poire, orange, cerises, bouquet, verre d'eau attirent l'attention, ajoutent de la profondeur et placent dans une semi-obscurité au deuxième plan le personnage, dont souvent tous les

détails du visage ne sont pas tracés. L'accessoire l'emporte sur la condition humaine. Dans d'autres séries plus anciennes, comme les familles ou amis réunis autour d'une table (*Cena de crucifixión*), 2012, *Émerveillement* 2013), l'inorganique prend souvent davantage de place que le vivant... peut-être pour mieux en souligner l'importance. Le paroxysme étant *La Chaise vide* (2013), qui donne plus de présence à l'absent que les hommes et les femmes rassemblés. Sur d'autres estampes, le sujet est l'objet, perçu comme abandonné – un siège, une chemise, un carnet de croquis...

Pendant le confinement, ne pouvant se rendre dans son atelier pour graver, Pablo Flaiszman s'est imposé de dessiner un autoportrait par jour sur de petits carnets, au crayon, à l'encre, au lavis... Il faut avouer qu'il est un dessinateur accompli, pratiquant dès ses jeunes années à Buenos Aires, où il est né en 1970. Grâce au travail d'après modèle vivant, il sait retenir une posture, un geste, parfois seule une ligne tracée à l'encre définissant le corps. Cette mémoire anatomique ainsi que celle des espaces et des perspectives imprègnent la plaque de cuivre sur laquelle il effectue de nombreuses recherches avant de se satisfaire du dessin et de l'impression. Parfois jusqu'à une vingtaine d'états sont nécessaires pour obtenir le résultat escompté : la proximité la plus juste entre l'intention et l'œuvre achevée. Si bien que, au cours du processus d'élaboration, des modifications se font jour – densité des tailles, encrage, rehauts de pointe-sèche par exemple. Il s'appuie sur l'ordre des proportions – humaines, mais aussi spatiales et architecturales (intérieurs d'appartements ou de maisons) – pour s'en dégager et ne retenir que le cadrage qui l'intéresse et l'atmosphère qu'il veut susciter. Il enlève de la matière, des contours et met en scène une réalité subjective, augmentée. Le spectateur s'y attache, cherchant à percer le mystère des liens qui unissent ces gens attablés – souvenirs de réunions de famille, de repas partagés entre amis ? –, celui de l'artiste le regardant d'un œil perçant ou se reflétant dans un miroir. Ces autoportraits fascinent par ce qu'ils nous restituent à la fois d'étrangeté et d'autre nous-même.

Le vocabulaire graphique de Pablo apporte une densité forte aux œuvres, quelque chose de l'ordre de l'incarnation investit les masses et les volumes, la représentation devient le réel. Il montre pourtant des objets ordinaires (des gens, des fruits, des verres...), mais crée une ambiance énigmatique renforcée par l'angle de vue, la dispersion de la lumière et la suggestion des corps – notamment des visages – par des zones indéfinies. Comme l'existence d'un effacement. En observant ces séquences où règne le silence, l'œil et l'esprit opèrent un lent va-et-vient entre le visible et l'invisible. Descendants des grands maîtres de l'estampe, de Dürer à Rembrandt, de Piranèse à Goya ou Charles Meyron, Pablo Flaiszman continue d'interroger, avec rigueur et sans grandiloquence, notre présence au monde.

Marie Akar, critique d'art
février 2023

Pointe et Burin
Grabados d'hier et d'aujourd'hui
Graveurs d'Espagne et d'Amérique latine
Fondation Taylor, Paris
Exposition du 26 mai au 17 juin 2023